Jérémy Laffon : la mélancolie du pongiste

Lilian Froger

Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/critiquedart/17543>

DOI: 10.4000/critiquedart.17543

ISSN: 2265-9404

Publisher

Groupeement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Electronic reference

Lilian Froger, « Jérémy Laffon : la mélancolie du pongiste », *Critique d'art* [Online], All the reviews on line, Online since 01 June 2016, connection on 24 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/17543> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.17543>

This text was automatically generated on 24 September 2020.

Archives de la critique d'art

Jérémy Laffon : la mélancolie du pongiste

Lilian Froger

- ¹ *La Mélancolie du pongiste*, publié à l'occasion de l'exposition *Circuit fermé* au CAIRN, centre d'art de Digne-les-Bains, parcourt la pratique de celui qu'on qualifie parfois d'« artiste aux chewing-gums ». Rien qu'en passant en revue les nombreuses reproductions d'œuvres de Jérémy Laffon dans le catalogue, on constate rapidement que sa démarche ne se cantonne pas à ses constructions à base de plaquettes de chewing-gums empilées comme des Kapla. Julie Portier, dans son texte « Métamorphoses protocolaires » (p. 28-41), détaille l'ensemble de son travail et fait apparaître plusieurs points de jonctions entre toutes ses œuvres : le motif répétitif, le rapport au temps et à la lenteur, l'usage d'objets du quotidien, l'édification de structures, l'attrait pour l'entropie et l'improductivité du geste. Elle revient sur ses dessins à la toupie (*Siffler en travaillant*, 2010-2011), ses pierres de sel sculptées par des coups de langue de chèvres (*Osselets*, 2012), ses piolets motorisés percutant le lieu d'exposition en l'absence de visiteurs (*Epilepsis (Pics verts)*, 2013) et ses savons de Marseille modelés par le mince filet d'eau de robinets entrouverts (*Productivity, Run Away!*, 2009). Ces œuvres peuvent sembler manquer de sérieux, mais le discours de l'artiste, lui, n'en manque pas. Pour preuve l'éclairant entretien mené par Natacha Pugnet (« Le laboratoire des économies improductives », p. 104-115), dans lequel Jérémy Laffon revient sur la filiation lointaine avec Fischli & Weiss, Roman Signer, Francis Alÿs ou Michel Blazy, autour de la dégradation progressive des matériaux et de l'autodestruction programmée de l'œuvre. Il le souligne : « Ce qui m'intéresse est de concevoir une sorte d'installation-laboratoire mêlant différents éléments agissant les uns sur les autres, dans laquelle la forme évolue vers l'informe. J'aime l'idée d'une perte de maîtrise, d'une œuvre qui deviendrait presque autonome » (p. 108). Comme si les objets et les matériaux agissaient seuls, s'agitaient, jusqu'à l'épuisement. Il en va ainsi des constructions en chewing-gums qui finissent par s'écrouler (à cause du poids, de la chaleur ou de l'humidité), des savons qui s'amincissent, du bloc de glace teinté d'encre de *Circuit fermé* qui fond entièrement. Tous ces dispositifs confirment Jérémy Laffon

comme un artiste complexe, méthodique et rigoureux, loin de l'image aussi dépréciative que réductrice d'« artiste aux chewing-gums ».